

Ainsi que l'avais dit le comte de Fargis, il n'y avait pas un instant à perdre pour essayer de sauver la ville, peut-être même était-il trop tard déjà.

Le marquis de Cœuvre le comprit; son dévouement à son roi se réveilla; le soldat remplaça aussitôt le père; jeta un long et douloureux regard sur sa fille toujours évanouie, il dégaina son épée, et la brandissant au-dessus de sa tête, il s'élança au dehors en s'écriant avec un accent terrible :

— En avant ! messieurs, en avant ! pour le roi !

Les Croquants, avec une habileté qu'on était loin de supposer dans cette agglomération hétérogène d'individus mal disciplinés qui jusque-là n'avaient jamais risqué que des coups de mains peu importants, avaient réuni leurs bandes sans donner l'éveil aux troupes royales, à petit bruit ils avaient enveloppé la ville; et, tout à coup, à un signal donné, l'avaient assaillie de tous les côtés à la fois.

Les soldats débandés, confiants dans leur nombre, mal gardés par leurs vedettes et leurs sentinelles, avaient été surpris à l'improviste.

Les avant-postes avaient été enlevés et égorgés par les Croquants que l'alarme n'était pas encore donnée; si bien que les révoltés avaient pénétré presque sans coups férir jusqu'au milieu de la ville.

Leurs bandes, rayonnant toutes vers un centre commun, se dirigeaient sur la place principale, où s'était concentré le fort de la défense.

La position devenait critique pour les troupes royales; elles avaient perdu presque toutes leur artillerie, dont les pièces tournées contre elles par les insurgés, les décimaient affreusement sans que, malgré tout leur courage, elles pussent efficacement répondre à l'ouragan de fer qui passait sur elles comme un vent de mort.

Les soldats écrasés par la mitraille, ne se sentant pas soutenus, et croyant la retraite coupée, commençaient à plier; leur hésitation n'allait pas tarder à se charger en déroute, lorsque l'apparition subite du marquis de Cœuvre et des gentilshommes de sa suite, leur rendit un peu d'espoir et rétablit le combat.

Stéphane de Montbrun, monté sur un magnifique cheval noir comme la nuit, l'épée au fourreau, tenant seulement son bâton de commandement à la main, bondissait au plus fort de la mêlée et se tenait malgré le flux et le reflux de la lutte, toujours en avant des siens.

La mousquetade crépitait autour de lui et formait une auréole flamboyante au-dessus de sa tête, sans qu'il parût s'apercevoir qu'il servait de but aux soldats qui tiraient sur lui comme à la cible, sans réussir à l'atteindre.

Aussi les vieux soldats, honteux de leur maladresse et surtout fort superstitieux, éprouvaient-ils une terreur secrète en contemplant cet homme, qui semblait si froidement les braver, et dont la vie paraissait protégée par un charme. Ils s'éloignaient instinctivement de lui en se signant, et s'adressaient à ses adversaires qu'ils supposaient moins redoutables. De son côté, le marquis de Cœuvre faisait des prodiges de valeur. Le vieux lion avait senti l'odeur de la poudre et s'en était aussitôt enivré.

A la tête d'une petite troupe d'élite, il se ruait sur les rebelles, avec un mépris de la mort, que ses ennemis eux-mêmes étaient contraint d'admirer, et dont la plupart se bornaient à détourner ses coups, sans les lui rendre.

Plusieurs fois il s'était élancé au-devant de Montbrun dans le dessein d'en finir en tuant ce chef redoutable, qui, de plus,

était son ennemi particulier; mais chaque fois à l'instant où le marquis était sur le point d'atteindre le jeune homme, un flot de combattants se jetait entre eux et les séparait.

Cependant la bataille s'était changée en une effroyable boue cherie corps à corps. Royaux et rebelles s'étaient joints en une horrible mêlée. Cette lutte sans merci prenait les proportions d'un massacre épouvantable; les troupes royales, aux deux tiers réduites, ne combattaient plus pour vaincre. Elles se sentaient enveloppées d'un infranchissable réseau de fer, dont les anneaux se resserraient de plus en plus autour d'elles. Les soldats essayaient seulement de vendre leur vie le plus cher possible à leurs féroces et implacables ennemis.

— Monsieur de Fargis, dit vivement le marquis de Cœuvre à celui qui voulait être son gendre, dans dix minutes nous serons tous morts; ces démons sont invincibles. Pendant que je réunirai les quelques hommes qui nous restent pour tenter un dernier effort et nous ouvrir un sanglant passage, courez à l'hôtel, amenez ma fille et ma sœur: nous les mettrons au milieu de nous, et nous nous sauverons ou nous périrons ensemble. Est-ce dit ?

— Soyez sans crainte, monsieur, je vous obéis. dans deux minutes, je serai de retour.

— Allez, lui dit le vieux gentilhomme.

M. de Fargis s'élança dans l'hôtel, où il disparut.

Le marquis donna alors ses ordres, avec ce sang-froid et cette netteté, dont les vieux soldats seuls ont le secret.

Les troupes, reconnaissant la voix de leur chef, se massèrent peu à peu autour de lui, et bientôt formèrent une masse compacte et résolue, appuyée contre l'hôtel même et montrant aux insurgés un formidable front de mousquets prêts à tirer.

La baïonnette n'existait pas encore à cette époque. Elle ne fut inventée que plusieurs années plus tard sous le règne de Louis XIII.

Il y eut alors quelques secondes d'un calme d'autant plus terrible qu'il était facile de comprendre que les deux partis reprenaient seulement haleine, avant de tenter un dernier et suprême effort.

En ce moment le comte de Fargis reparut.

Le jeune homme était seul, pâle, défait, désespéré.

— Eh bien ! s'écria le marquis avec angoisse, car il avait le pressentiment d'un malheur, ma fille, ma sœur, où sont-elles ?

— Disparues, s'écria le marquis avec désespoir, disparues, sans qu'il soit possible de savoir comment !

— Oh ! je suis maudit, murmura le marquis d'une voix sombre, ce démon les a fait enlever !

Et se redressant tout à coup avec une énergie terrible :

— Vive Dieu ! le misérable ne jouira pas de son triomphe ! En avant, en avant ! Vive le roi !

— Vive le roi ! crièrent les soldats en s'élançant au pas de course sur les Croquants.

Ceux-ci les reçurent bravement, sans reculer d'une semelle.

Le choc fut terrible, la lutte affreuse; pendant quelques minutes qui durèrent un siècle, la mêlée trépigna furieuse sur place.

Royaux et rebelles combattaient avec toute la rage du désespoir, ne tombant que mort.

Cependant le marquis de Cœuvre avait oublié ses douleurs personnelles pour ne songer, en ce moment suprême, qu'au salut de ses troupes, si vaillantes, mais que le nombre accablait.

Il reconnaissait, avec cette colère de l'homme vaincu par la fatalité, qu'une plus longue résistance était impossible et que